



« La mort de la nature est un livre essentiel :  
il renoue le fil coupé entre la chasse aux  
sorciers et l'histoire des sciences.

Dans ce fil rouge,  
résident notre passé et notre avenir. »

EMILIE HACHE

**Carolyn  
Merchant**

# **LA MORT DE LA NATURE**

**Un livre  
fondateur de  
l'écoféminisme**

En librairie  
le 10 septembre 2021

« Entre 1500 et 1700, le monde occidental a commencé à acquérir des caractéristiques qui, dans l'opinion dominante d'aujourd'hui, l'ont rendu moderne et progressiste.

Désormais, l'écologie et les mouvements des droits des femmes ont entrepris de défier les valeurs sur lesquelles cette opinion s'est basée. »

Carolyn Merchant

## ÉDITO

# Quand l'écologie rencontre le féminisme

L'alliance de la cause féministe et de l'enjeu écologique semble ne pas aller de soi, tant le féminisme des années 1960 a cherché à défaire cette assignation de la femme à la nature.

L'infériorisation systémique des femmes est pourtant historiquement indissociable de la crise écologique. Les mêmes logiques (et la même vision du monde) régissent la destruction de la nature et la domination des femmes. C'est en effet en mettant fin à l'association immémoriale entre la nature et la mère nourricière qu'on peut rendre socialement acceptable l'exploitation extractiviste de la Terre.

Voici la thèse principale de *La Mort de la nature* de Carolyn Merchant. Publié en 1980, ce livre est considéré comme fondateur de l'écoféminisme, mais également des humanités écologiques en général, par la façon inédite dont il tresse des questions d'histoire sociale, d'histoire des sciences et d'histoire des territoires.

Si l'écologie constitue une révolution politique, c'est parce que nos représentations du cosmos résonnent toujours intimement avec nos modes d'organisation sociale et politique.

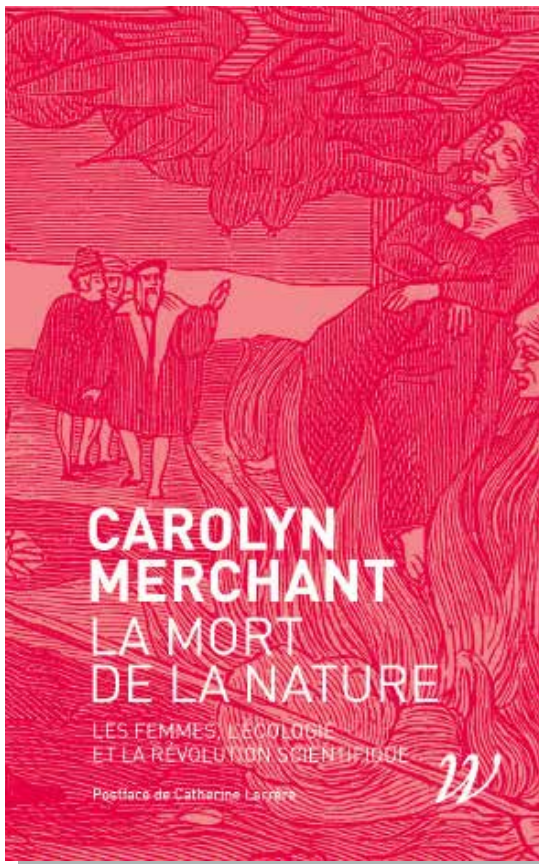
En France, l'écoféminisme prend de plus en plus d'importance, notamment depuis la parution du recueil *Reclaim* d'Émilie Hache (Cambourakis, 2016), qui rappelle que l'écoféminisme est d'abord un mouvement militant né dans la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle, notamment dans le cadre de la lutte anti-nucléaire. Les réflexions de Carolyn Merchant sont donc ancrées dans un terreau militant qui a fortement contribué au mouvement écologiste depuis un demi-siècle.

En articulant depuis 40 ans les questions de genre, de société, de politique et d'écologie, les efforts conceptuels des penseuses écoféministes sont parmi les plus innovants et stimulants au sein des pensées de l'écologie. C'est à une véritable « refonte de la raison » que nous invitent ces philosophes. Il était donc nécessaire que l'écoféminisme devienne un volet important de notre catalogue – en concertation avec Émilie Hache, membre de notre comité scientifique.

Georgia Froman, éditrice  
Baptiste Lanaspèze, éditeur

PARUTION 10 SEPTEMBRE 2021

Postface de Catherine Larrère



**25 euros**

454 pages - 14 x 22 cm

Traduit de l'anglais par Margot Lauwers

Diffusion et distribution : BLDD

ISBN : 978-2-381140-032

**Née en 1936, Carolyn Merchant est philosophe écoféministe et historienne des sciences. Elle est professeure d'histoire environnementale, d'éthique et de philosophie à l'Université de Californie à Berkeley.**

**Un livre fondateur de l'écoféminisme, qui examine les liens entre notre conception du cosmos et notre organisation sociale**

Entre le 16<sup>e</sup> et le 17<sup>e</sup> siècle, l'image d'une Terre organique, féminine et vivante fait place à une nouvelle vision du monde dans laquelle la nature est reconceptualisée comme une machine morte et passive, autorisant ainsi sa spoliation sans limite aux mains de l'homme.

Dans *La Mort de la nature*, Carolyn Merchant montre que ce changement de paradigme aurait justifié non seulement la domination de la Terre, mais aussi la création d'un système socio-économique dans lequel les femmes, depuis toujours associées à l'image de la Nature, seront subjuguées aux hommes.

Ce livre, qui est un des premiers à explorer la Révolution scientifique du point de vue du féminisme et de l'écologie, traite des changements économiques, culturels et scientifiques à l'origine du monde moderne et de la crise écologique qui menace sa survie.

*Un grand classique publié en 1980 et déjà traduit en japonais, en allemand, en italien, en suédois, en chinois, en coréen et en espagnol*

Ce livre documente un changement dans l'image du monde qui, accompagné par les persécutions de sorcières, a permis l'exploitation de la nature à une échelle jusque-là inconnue.

STARHAWK

Merchant a renouvelé l'histoire des sciences en étant l'une des premières à s'intéresser à ce que les savants faisaient de la Terre.

BRUNO LATOUR

Pour avoir été l'une des premières à mettre au cœur de son étude le lien entre les femmes et la nature, Carolyn Merchant est considérée comme une des pionnières de l'écoféminisme.

CATHERINE LARRÈRE

Ce livre marque la naissance des humanités écologiques.

DEBORAH BIRD ROSE



« La nature animée vivante fut déclarée morte, tandis que l'argent inanimé mort fut doté de vie.

La nature, les femmes, les noirs et les ouvriers ont été mis sur la voie d'un nouveau statut de ressources 'naturelles' et humaines offertes au système mondial moderne.

L'ironie ultime de ces transformations réside peut-être dans le nouveau nom qui leur fut donné : la rationalité. »



## SOMMAIRE

Introduction : les femmes et l'écologie

1. La nature comme femme
2. Ferme, fagne et forêt :  
l'écologie européenne en transition
3. Société organique et utopie
4. Le monde, un organisme
5. La nature comme désordre :  
les femmes et les sorcières
6. La production, la reproduction et les  
femmes
7. La domination de la nature
8. L'ordre mécanique
9. Le mécanisme comme pouvoir
10. La gestion de la nature
11. Les femmes à propos de la nature : Anne  
Conway et d'autres philosophes féministes
12. Leibniz et Newton

Épilogue



# EXTRAITS

## Introduction : les femmes et l'écologie

(...) L'identité antique de la nature comme mère nourricière relie entre elles l'histoire des femmes et l'histoire de l'environnement et du changement écologique. La Terre, en tant qu'entité féminine, jouait un rôle central au sein de la cosmologie organique discréditée par la Révolution scientifique et par l'ascension d'une culture axée sur le marché dès les débuts de l'Europe moderne. Le mouvement écologiste a fait renaître un intérêt pour les valeurs et les concepts historiquement associés au monde naturel prémoderne. Le modèle écologique, et plus particulièrement l'éthique qui l'accompagne, nous permet d'interpréter de façon critique l'expansion de la science moderne au cours de la période cruciale durant laquelle notre cosmos a cessé d'être considéré comme un organisme vivant pour être vu, à la place, comme une machine.

Le mouvement féministe et le mouvement écologiste condamnent sévèrement les conséquences de la compétition, l'agressivité et la domination sur la nature et sur la société (qui découlent du *modus operandi* de l'économie de marché). L'écologie s'est ainsi imposée comme une science subversive, car elle critiquait les répercussions de la croissance sans limites associée au capitalisme, au progrès et à la technologie – concepts qui sont vénérés au sein de la culture occidentale depuis près de deux cents ans. L'ambition du mouvement écologiste est de rétablir l'équilibre naturel qui a été perturbé par l'industrialisation et la surpopulation. Ce mouvement a souligné la nécessité de vivre en respectant les cycles naturels, plutôt que de conserver la mentalité linéaire et abusive du progrès continu. L'écologie se concentre sur les coûts du progrès, sur les limites de la croissance, sur les lacunes de la prise de décision purement technologique ainsi que sur l'urgence de la protection des ressources naturelles et du recyclage. De même, le mouvement féministe a dévoilé à quel point la compétition au sein du marché

de l'emploi avait des répercussions néfastes sur tous les êtres humains, ainsi que l'impact de la perte de rôles productifs économiques significatifs pour les femmes dès les débuts de la société capitaliste, tout comme il a dénoncé les effets de la vision des femmes et de la nature comme des ressources psychologiques et récréatives au service du mari-entrepreneur stressé.

Le but de cette analyse n'est pas de réinstaurer la nature dans son rôle de « mère de l'humanité » ni de défendre l'idée selon laquelle les femmes devraient à nouveau assumer le rôle de nourricière qui leur a été imposé par cette identité historique. Les femmes et la nature ont besoin de s'émanciper de ces étiquettes anthropomorphiques et stéréotypées qui discréditent les questions sous-jacentes importantes. Qu'il s'agisse du présentateur météo qui nous explique ce que Mère Nature nous réserve ce week-end ou des systèmes juridiques qui considèrent la sexualité d'une femme comme étant la propriété de son mari, tous deux sont coupables, au même titre, de perpétuer un système répressif envers les femmes et la nature. Je n'affirme pas non plus qu'il existe une perception et un comportement réceptif féminin. Au contraire, mon intention est d'analyser les valeurs associées à l'*image* des femmes et de la nature au regard de l'apparition de notre monde moderne et de ce que cela implique pour nos vies actuelles.

En cherchant à comprendre les racines de notre dilemme écologique actuel ainsi que ses connexions avec la science, la technologie et l'économie, il nous faut réexaminer la formation d'une vision du monde et de la science qui, en reconceptualisant la réalité comme une machine plutôt que comme un organisme vivant, a autorisé la domination des femmes et de la nature. Les contributions de « pères » fondateurs de la science moderne tels que Francis Bacon, William Harvey, René Descartes, Thomas Hobbes et Isaac Newton doivent être réévaluées. Le sort réservé aux options autres, aux philosophies alternatives et aux groupes sociaux façonnés par une vision organique du monde et qui résistent à la mentalité d'exploitation en pleine expansion mérite un réexamen. Comprendre pourquoi une voie a prévalu sur une autre nécessite une vaste synthèse à la fois de l'environnement naturel et de l'environnement culturel de la société occidentale à ce point d'inflexion historique. Ce livre développe une perspective écologique qui inclut la nature aussi bien que l'humanité dans ses explications des développements qui ont entraîné la mort de

la nature en tant qu'entité vivante et l'accélération de l'exploitation des ressources humaines et naturelles au nom de la culture et du progrès.

La problématique centrale de ce livre est inspirée par les inquiétudes du présent. Pourtant, les perspectives de notre ère n'imposent pas le récit qui en résulte. Elles nous aident plutôt à formuler des questions et à mettre au jour des aspects de la Révolution scientifique qui auraient pu, à défaut, nous échapper et qui sont valables dans un récit historique de la période. Plusieurs révolutions différentes ont eu lieu dans les sciences des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, et je ne tenterai pas de les intégrer ici de façon exhaustive. Cependant, à la même époque à laquelle la très célèbre révolution copernicienne transformait l'image que les gens avaient des cieux, une révolution plus subtile mais tout aussi envahissante altérait le concept de la Terre qu'ils avaient sous les pieds – l'ancien cœur de l'ordre cosmique naturel.

En examinant la transition de l'organisme vivant vers la machine en tant que métaphore dominante qui relie cosmos, société et individu pour en faire une réalité culturelle unique – une vision du monde –, je place moins l'accent sur le développement du contenu interne de la science que sur les facteurs sociaux et intellectuels impliqués dans cette transformation. Bien entendu, de tels facteurs externes ne provoquent pas l'invention par les intellectuels d'une science ou d'une métaphysique dans le but conscient de répondre à un contexte social. Il s'agit plutôt d'un éventail d'idées qui existent et qui sont accessibles à une certaine époque ; pour des raisons parfois inarticulées ou même inconscientes, certaines s'avèrent plausibles auprès d'individus ou de groupes sociaux, d'autres non. Certaines idées se répandent, d'autres disparaissent provisoirement. Mais la direction et le cumul des changements sociaux commencent à établir des différences parmi le spectre des possibilités de telle façon que certaines idées assument un rôle plus central dans l'éventail tandis que d'autres se retrouvent à la périphérie. De cet attrait différentiel des idées qui semblent les plus plausibles sous certaines conditions sociales spécifiques naissent les transformations culturelles.

De même, le contenu spécifique de la science n'est pas déterminé par des facteurs externes. Les inquiétudes sociales servent, au contraire, de façon consciente ou inconsciente à justifier un programme de recherche donné et à établir des questions qu'une science en devenir peut étudier. Les normes culturelles et les idéologies

sociales, de même que les hypothèses religieuses et philosophiques, forment une composante moins visible mais non moins importante d'un cadre conceptuel constituant l'objet d'étude d'un problème scientifique. À travers une interaction dialectique, la science et la culture se développent comme un tout naturel, se morcelant et se reconstituant au gré des tensions et des tendances sociales et intellectuelles.

**Entre 1500 et 1700, le monde occidental a commencé à acquérir des caractéristiques qui, dans l'opinion dominante d'aujourd'hui, l'ont rendu moderne et progressif. Désormais, l'écologie et les mouvements des droits des femmes ont entrepris de défier les valeurs sur lesquelles cette opinion s'est basée.** En réexaminant de façon critique l'histoire depuis ces perspectives, nous pouvons commencer à découvrir des valeurs associées au monde prémoderne qui méritent d'être transformées et réintégrées dans la société présente et future. (...)

## **Le géocosme : la Terre comme mère nourricière**

EXTRAIT DU CHAPITRE 1. LA NATURE COMME FEMME

**(...) Non seulement la nature, au sens général, était-elle perçue comme étant féminine mais la terre elle aussi (le géocosme) était vue de façon universelle comme une mère nourricière, sensible, vivante et réactive aux actions humaines. Les changements dans l'imaginaire et dans les attitudes vis-à-vis de la terre furent d'une importance immense lorsque la mécanisation de la nature se poursuivit. Tandis qu'elle se transformait en un système physique inerte et inanimé, la terre nourricière perdait sa fonction de retenue normative.**

La théorie du macrocosme, comme nous l'avons vu, comparait l'univers au corps, à l'âme et à l'esprit humains avec des composantes reproductrices masculines et féminines. D'une façon analogue, la théorie géocosmique comparait la Terre au corps humain vivant, possédant un souffle, du sang, de la sueur et des systèmes d'évacuation.



Pour les stoïciens, qui prospéraient à Athènes durant le III<sup>e</sup> siècle, après la mort d'Aristote, et à Rome durant le I<sup>er</sup> siècle de notre ère, le monde lui-même était un organisme intelligent ; Dieu et la matière étaient des synonymes. La matière était dynamique, composée de deux forces : l'expansion et la condensation. La première était dirigée vers l'extérieur, la seconde vers l'intérieur. La tension entre elles constituait la force inhérente qui produisait toutes les substances, toutes les propriétés et toutes les formes vivantes au sein du cosmos et du géocosme.

Zénon de Kition (environ 334-262 av. J.-C.) et M. Tullius Cicéron (106-43 av. J.-C.) soutenaient que le monde raisonnait, avait des sensations et créait les êtres vivants rationnels : « Le monde engendre des êtres animés et pourvus de raison ; donc le monde est animé et pourvu de raison<sup>1</sup>. » Chaque partie de l'univers et de la Terre a été créée pour le bénéfice et le soutien des autres parties. La terre a généré les plantes et leur a offert la stabilité, les plantes ont subvenu aux besoins des animaux, les animaux à leur tour ont nourri les êtres humains ; réciproquement, les qualités humaines ont aidé à préserver ces organismes. L'univers même a été créé pour le bien des êtres rationnels –, les dieux et les hommes – mais la prévoyance divine a assuré la sécurité et la préservation de toute chose. Le genre humain a été doté des moyens de transformer les ressources terrestres et de les dominer, le bois était destiné à construire maisons et bateaux, le sol à l'agriculture, le fer au labourage et l'or et l'argent aux ornements. Chaque partie et imperfection existait pour le bien et la perfection ultime de l'ensemble.

Le caractère animé de l'organisme monde ne signifiait pas seulement que les étoiles et les planètes étaient vivantes, mais que la Terre, elle aussi, était imprégnée d'une force qui donnait la vie et la motricité aux choses vivantes qui la peuplaient. Lucius Sénèque (de l'an 4 à 65), un stoïcien romain, déclara que le souffle de la Terre, par ses exhalaisons quotidiennes, nourrissait aussi bien ce qui poussait sur sa surface que les corps célestes qui se trouvaient au-dessus :

Comment suffirait-elle à l'entretien de tant de racines qui plongent de mille manières dans son sein, les unes presque à sa surface, les autres à de grandes profondeurs, si elle

n'avait en elle des flots de cet air générateur d'où naissent tant d'êtres variés qui le respirent et qui lui doivent leur nourriture et leur croissance ? Ils [les corps célestes] ne se nourrissent pas d'autre chose. Or, la Terre ne pourrait suffire à des corps si nombreux, à des masses bien plus grandes qu'elle-même, si elle n'était remplie du fluide vital qui, nuit et jour, s'échappe de tous ses pores<sup>2</sup>.

Les sources de la Terre étaient semblables au système sanguin humain ; ses autres fluides variés étaient comparés aux muqueuses, à la salive, à la sueur et d'autres formes de lubrification présentes dans le corps humain, l'être Terre organisait « le globe comme le corps humain, qui a ses veines et ses artères pour contenir les unes le sang, les autres l'air... La conformité est si grande entre la masse terrestre et le corps humain, que nos ancêtres même en ont tiré l'expression de veines [sources] d'eau ». De la même façon que le corps humain contient du sang, de la moelle, des muqueuses, de la salive, des larmes et des fluides lubrificateurs, sur Terre il y a différents fluides. Des liquides devenus solides forment les métaux tels que l'or et l'argent ; d'autres fluides ont formé des roches, des bitumes et des veines de soufre. Comme le corps humain, la terre transpirait : « Souvent les gouttelettes éparses d'un fluide délié se rassemblent, comme la rosée, et se réunissent en un réservoir commun. Les fontainiers donnent le nom de *sueur* à ces gouttes que fait sortir la pression du terrain, ou que fait transpirer la chaleur. »

Léonard de Vinci (1452-1519) étendit l'analogie grecque entre les eaux de la Terre et le flux-reflux du sang humain par les veines et le cœur :

L'eau s'écoule des rivières jusqu'à la mer et de la mer aux rivières, suivant toujours le même circuit. L'eau surgit depuis les profondeurs absolues de la mer jusqu'aux plus hauts sommets des montagnes, où, suivant la découpe des veines, elle se précipite et retourne vers la mer, grimpe de nouveau en empruntant les embranchements vei-

1. M. Tullius Cicéron, *La nature des dieux*, éd. Clara Auvray-Assayas, Livre II, Chap. VIII, voir aussi Chapitres LIII et LX, disponible sur [www.unicaen.fr](http://www.unicaen.fr).

2. Lucius Sénèque, *Questions naturelles*, Trad. J. Baillard, Paris, 1861 (écrit aux environs de l'an 65). Les citations dans l'ordre sont tirées des Livres VI, XVI ; Livres III, XV. Disponible en ligne sur [www.remacle.org](http://www.remacle.org). Concernant la conception stoïcienne de la nature, cf. Eduard Zeller, *La Philosophie des Grecs considérée dans son développement historique*. Traduction inachevée par E. Boutroux. Paris, 1882. Première partie, tome II : L'Atomisme [pp. 279-381, Démocrite].

neux et retombe, allant et venant ainsi de bas en haut, parfois à l'intérieur, parfois à l'extérieur. L'eau agit comme le sang des animaux, toujours en mouvement, surgissant du cœur et grimpant jusqu'au sommet de la tête<sup>3</sup>.

Le système veineux de la Terre était parsemé de métaux et de minéraux. Ses veines, ses veinules, ses filons et ses canaux traversaient la Terre entière, particulièrement les montagnes. Ses humeurs circulent depuis les veinules vers les veines plus grandes. La Terre, comme l'être humain, possédait même son propre système de déjection. La tendance commune aux deux à « relâcher des vents » provoquait des tremblements de terre pour la première et un autre type de tremblements pour le second :

La cause matérielle des tremblements de terre [...] est sans aucun doute la forte abondance de vents, ou la réserve de vapeurs sèches et denses, et les esprits, promptement enfermés et emprisonnés dans les caves et les donjons de la Terre ; lesquels vents et vapeurs, cherchant à se libérer et à retourner à leur gîte naturel, dans d'importantes émanations, déferlent avec violence et, en quelque sorte, brisent leur prison, laquelle éruption forcée et lequel souffle puissant, causent les tremblements de terre<sup>4</sup>.

Ses boyaux étaient parsemés de chenaux, de foyers de combustion, de fosses de protection et de fissures à travers lesquels se dégageaient le feu et la chaleur, parfois sous la forme d'expirations volcaniques explosives, parfois sous la forme de sources chaudes. L'analogie la plus commune consistait cependant en la comparaison entre les capacités reproductrices et éducatrices des femmes et l'aptitude de la Terre à donner naissance aux roches et aux métaux dans ses entrailles grâce à son mariage avec le soleil.

3. Cité dans Francis Cornford, *Plato's Cosmology*, Liberal Arts Press, 1937, p. 330.

4. Gabriel Harvey cité par Walter M. Kendrick, « Earth of Flesh, Flesh of Earth: Mother Earth in the Faerie Queene », *Renaissance Quarterly* n° 21, 1974, p. 548-553, et p. 544. Sur les veines et les boyaux de la terre, Georgius Agricola, *De Re Metallica*, 1556, traduction vers l'anglais Herbert C. Hoover et Lou H. Hoover (New York : Dover, 1950 ; [1556]) ; p. 1. Également les extraits d'Agricola, *De Ortu et Causis Subterraneorum* (1546), dans Kirtley F. Mather (éd.), *Source Book in Geology* (New York : McGraw-Hill, 1939), p. 7 ; Athanasius Kircher, *Mundus Subterraneus* (Amsterdam, 1678), dans Mather (éd.), pp. 17-19.

Dans *De Rerum Natura (De la nature)*, publié en 1565, le philosophe italien Bernardino Telesio faisait référence au mariage entre les deux grandes forces masculine et féminine : « On peut observer que le ciel et la terre ne sont pas simplement des grandes parties de l'univers-monde, mais qu'ils sont de rang primaire, voire capital... Ils sont comme mère et père pour tout le reste<sup>5</sup>. » La terre et le soleil servaient de mère et de père à toute la création : toutes les choses étaient « fabriquées à partir de la terre par le soleil et dans la constitution de toutes choses, la terre et le soleil participent en tant que mère et père ». D'après Giordano Bruno (1548-1600), chaque être humain était « un citoyen et serviteur du monde, un enfant de Père-Soleil et de la Terre-Mère<sup>6</sup> ». (...)

## Francis Bacon appelle à la torture de la nature

EXTRAIT DU CHAPITRE 7. LA DOMINATION DE LA NATURE

(...) [Le pionnier de la pensée scientifique moderne] Francis Bacon était également bien au fait des procès pour sorcellerie qui avaient lieu partout en Europe et tout particulièrement en Angleterre au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Son souverain, au moment où il n'était encore que Jacques VI d'Écosse, avait écrit un livre intitulé *Daemonologie* (1597). En 1603, la première année de son règne en Angleterre, Jacques I<sup>er</sup> remplaça les lois anti-sorcières clémentes d'Élisabeth I<sup>re</sup> qui préconisaient la peine de mort uniquement pour les meurtres par sorcellerie, par une loi qui condamnait à mort tout un chacun qui pratiquait la magie<sup>7</sup>. Ce fut dans les procès de 1612 des sorcières de la forêt Pendle de Lancashire que les aspects sexuels des procès pour sorcellerie apparurent pour la première fois en

5. Bernardino Telesio, *De Rerum Natura Iuxta Propria Principia* (Naples, 1587 ; [1565]). Extraits traduits dans Arturo B. Fallico and Herman Shapiro, dir. et trad., *Renaissance Philosophy* (New York : Modern Library, 1967), vol. 1, pp. 308-309.

6. Giordano Bruno, *The Expulsion of the Triumphant Beast* (1584), trad. et dir. Arthur D. Imerti (New Brunswick, N. J. : Rutgers University Press, 1964), p. 72.

7. Jacques I<sup>er</sup>, *Daemonologie* (New York : Barnes & Noble, 1966 ; 1<sup>re</sup> parution en 1597) ; Keith Thomas, *Religion and the Decline of Magic* (New York : Scribner's, 1971), p. 520 ; Wallace Notestein, *A History of Witchcraft in England from 1558 to 1718* (New York : Apollo Books, 1968), p. 101 ; Ronald Seth, *Stories of Great Witch Trials* (Londres : Baker, 1967), p. 83.

Angleterre. À la base des confessions pour fornication avec le diable de ces femmes se trouvait un prêtre catholique, émigré du Continent, qui avait fait germer cette histoire dans la bouche des femmes accusées qui avaient récemment rejeté le catholicisme.

Ces événements sociaux influencèrent la philosophie et le style littéraire de Bacon. Une grande partie de l'imagerie dont il fait preuve dans sa façon de délimiter ses nouveaux objectifs et ses nouvelles méthodes scientifiques provient du tribunal et, parce que **ses écrits décrivent la nature comme une femme devant être torturée grâce aux inventions mécaniques, ils font fortement penser aux interrogations des procès pour sorcellerie et aux outils mécaniques alors utilisés pour torturer les sorcières**. Dans un passage révélateur, Bacon déclare que la méthode par laquelle les secrets de la nature peuvent être percés consiste en l'investigation des secrets de la magie par l'inquisition, se référant à l'exemple de Jacques I<sup>er</sup> :

*Il ne s'agit au fond que de suivre la nature à la trace avec une certaine sagacité lorsqu'elle s'égaré spontanément, afin de pouvoir ensuite, à volonté, la conduire, la pousser vers le même point. Je ne conseillerais pas non plus d'exclure totalement d'une semblable histoire toutes les relations superstitieuses de maléfices, de fascinations, d'enchantements, de songes, de divinations et autres choses semblables, quand d'ailleurs le fait est bien constaté ; car on ne sait pas encore en quoi et jusqu'à quel point les faits qu'on attribue à la superstition participent des causes naturelles. ... quoique nous considérons comme très condamnable tout usage et toute pratique des arts de cette espèce, néanmoins de la simple contemplation et considération de ces choses-là, nous tirerons de ces connaissances qui ne seront rien moins qu'inutiles, non seulement pour bien juger des faits de ce genre, mais aussi pour pénétrer plus avant les secrets de la nature. Et il ne faut nullement balancer à entrer et à pénétrer dans ces antres et ces recoins, pour peu qu'on ait d'autres buts que la recherche de la vérité. C'est ce que Votre Majesté a confirmé par son exemple<sup>8</sup>...*

8. Francis Bacon, « De la dignité et de l'accroissement des sciences », *Œuvres*. Traduction par M. F. Riaux. Paris : Charpentier, 1852, p. 160. Emphases de l'autrice. Disponible en ligne [www.gallica.bnf.fr](http://www.gallica.bnf.fr). La discussion qui suit fut stimulée par l'œuvre de William Leiss, *The Domination of Nature* (New York : Braziller, 1972), Chap. 3, pp. 45-71.

Les fortes connotations sexuelles de la dernière phrase peuvent être interprétées à la lumière des investigations des crimes sexuels supposés et des pratiques des sorcières. Dans un autre exemple, il compara l'interrogation des témoins dans la salle de tribunal à l'inquisition de la nature : « Je veux dire (d'après les pratiques des affaires civiles) dans ce grand plaidoyer ou procès cédé par la faveur divine et la providence (au moyen de quoi l'espèce humaine cherche à reprendre son droit sur la nature), *examiner la nature elle-même* et les arts lors d'interrogatoires<sup>9</sup>. » Bacon poussa cette idée encore plus loin à l'aide d'une comparaison avec la chambre de torture : « De même qu'on ne peut guère apercevoir et saisir le naturel d'une personne qu'en la mettant en colère, et que le Protée de la fable, qui prend tant de formes différentes, ne se montre sous sa véritable forme que quand *on lui met, pour ainsi dire, les menottes* ; de même aussi la nature, *irritée et tourmentée* par l'art [dispositifs mécaniques], se manifeste plus clairement que lorsqu'on l'abandonne à elle-même et qu'on la laisse dans toute sa liberté<sup>10</sup>. »

Le nouvel homme de sciences ne devait pas penser que « l'étude de la nature est divisée dans quelques-unes de ses parties en vertu d'une espèce d'interdit ». La nature devait être « réduite en servitude » et rendue « esclave », mise « sous contrainte » et « façonnée » par les arts mécaniques. Les « chercheurs et espions de la nature » se doivent de découvrir ses intrigues et ses secrets<sup>11</sup>.

Cette méthode, si facilement applicable lorsque la nature est désignée par le genre féminin, dégradait et rendait possible l'exploitation de l'environnement naturel. Le ventre des femmes s'était symboliquement soumis aux forceps et similairement, le ventre de la nature contenait des secrets qui, par la technologie, pouvaient lui être arrachés afin de servir à l'amélioration de la condition humaine :

Il y a de ce fait beaucoup de raisons d'espérer qu'il reste, caché dans les entrailles de la nature, de nombreux secrets d'excellente utilité qui n'ont ni lien ni parallèle avec ce qui est jusqu'à présent connu... seulement par la méthode dont nous parlons ici

9. Bacon, « Preparative Towards a Natural and Experimental History », *Works*, vol. 4, p. 263. Emphase de l'autrice.

10. Francis Bacon, *op. cit.* Trad. M. F. Riaux, p. 162. Citation suivante : *Ibid.* 71, Emphases de l'autrice.

11. Bacon, « The Great Instauration » (rédigé en 1620), *Works*, vol. 4, p. 20 ; « The Masculine Birth of Time », édité et traduit par Benjamin Farrington dans *The Philosophy of Francis Bacon* (Liverpool : Liverpool University Press, 1964), p. 62 ; « De Dignitate », *Works*, vol. 4, pp. 287, 294.

peuvent-ils être rapidement, brusquement et simultanément percés et anticipés<sup>12</sup>.

Bacon transforma la tradition magique en faisant appel au besoin de dominer la nature pour le bien de l'humanité tout entière plutôt que pour le simple bénéfice du mage individuel. Au moyen de métaphores vivaces, il transforma le mage d'un serviteur de la nature en son exploitant, et la nature d'une enseignante en une esclave. (...)

## Les sages-femmes sont évincées au profit des chirurgiens aux forceps

EXTRAIT DU CHAPITRE 6. LA PRODUCTION, LA REPRODUCTION ET LES FEMMES

(...) Jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, la profession de sage-femme était la province exclusive des femmes : il était considéré comme inapproprié que les hommes assistent à un événement aussi privé et mystérieux que l'accouchement. Les sages-femmes étaient des professionnelles, généralement bien formées en apprentissage et bien payées pour leurs services aux femmes rurales et urbaines, riches et pauvres. Pourtant, il n'existait aucune organisation de sages-femmes capable d'établir des normes empêchant les femmes non formées ou frappées par la pauvreté de se lancer dans la pratique. De plus, les femmes étaient exclues des universités et des facultés de médecine où l'on enseignait l'anatomie et la médecine<sup>13</sup>.

12. Cité dans Moody E. Prior, « Bacon's Man of Science », dans Leonard M. Marsak (éd.), *The Rise Of Modern Science in Relation to Society* (Londres : Collier-Macmillan, 1964), p. 45.

13. Clark, pp. 265-269 ; Barbara Ehrenreich et Deirdre English, *Witches, Midwives, and Nurses* (Old Westbury, N.Y. : Feminist Press ; n.d.) ; Jean Donnison, *Midwives and Medical Men* (New York : Schocken, 1977), pp. 1-41 ; Irving S. Cutter et Henry R. Viets, *A Short History of Midwifery* (Philadelphia : Saunders, 1964), pp. 46-50 ; Hilda Smith, « Gynecology and Ideology », dans Berenice A. Carroll (éd.), *Liberating Women's History* (Urbana : University of Illinois Press, 1976), p. 110, et H. Smith, « Reason's Disciples: Seventeenth-Century English Feminists », thèse de doctorat non publiée, Université de Chicago, 1975, pp. 179-192. À propos de la controverse concernant l'octroiement des licences de sage-femme, voir James H. Aveling, *English Midwives, Their*

Les sages-femmes à Londres au XVII<sup>e</sup> siècle se considéraient, à tort ou à raison, comme un groupe de femmes responsables et bien formées. Mais **dès 1634, la profession de sage-femme était menacée par l'octroi de licences à des chirurgiens de sexe masculin souhaitant exercer la profession de sage-femme à l'aide de forceps, une technologie qui n'était accessible qu'aux médecins agréés. Les sages-femmes s'étaient plaintes auprès de l'évêque de Londres qu'une telle pratique était souvent marquée par la violence et que les hommes n'avaient pas suffisamment d'expérience en matière d'accouchement.** La famille Chamberlen, qui avait inventé le forceps, tenta de mettre en place des restrictions éducatives et légales à l'utilisation de ces derniers. Plus tôt, en 1616, les docteurs Peter Chamberlen, père et fils, avaient tenté de constituer une corporation de sages-femmes. Les sages-femmes doutaient des motivations ostensibles des Chamberlen à les éduquer et à les organiser, car elles craignaient que ces derniers ne tentent d'assumer l'unique autorité en matière de licence. Elles préféraient les anciennes méthodes d'accouchement dont elles avaient connaissance et pensaient que les forceps constituaient une pratique violente. En 1634, leur pétition à l'encontre de Peter Chamberlen, troisième du nom, stipulait que « le docteur Chamberlane... n'a nulle autre expérience de l'accouchement que par la lecture... Qui plus est, le travail du docteur Chamberlane et le travail des sages-femmes s'opposent l'un à l'autre car il n'accouche aucune femme sans l'utilisation d'instruments d'une violence extraordinaire en des occasions désespérées, choses que les femmes n'ont jamais pratiquées ni désirées car elles ne possèdent ni les parties ni les mains nécessaires à cet art<sup>14</sup> ».

En plus des Chamberlens, d'autres médecins de cette époque étaient fortement critiques vis-à-vis des pratiques des sages-femmes. William Harvey, remarqué pour sa découverte de la circulation du sang en plus d'être un des quatre censeurs du *Royal College of Physicians* responsables d'avoir imposé au Collège un monopole en matière de lois relatives au permis de pratiquer, marquait

*History and Prospects* (édition réimprimée, Londres : Elliott, 1967 ; 1<sup>re</sup> parution en 1872), pp. 22-46, et J. Aveling, *The Chamberlens and the Midwifery Forceps* (édition réimprimée, New York : AMS Press, 1977 ; 1<sup>re</sup> parution en 1882), pp. 34-48 ; Thomas R. Forbes, *The Midwife and the Witch* (New Haven, Conn. : Yale University Press, 1966), pp. 112-155 ; Kate Campbell Hurd Mead, *A History of Women in Medicine* (Haddam, Conn. : Haddam Press, 1938) ; Herbert R. Spencer, *The History of British Midwifery from 1650 to 1800* (Londres : Bale, 1927), introduction et Chapitre 1, particulièrement les pages 3-6.

14. Cité dans Cutter et Viets, p. 49.

son désaccord envers certaines pratiques dans son essai « À propos de l'enfantement » publié à la fin de *Exercitationes de Generatione Animalium* (Concernant la création) en 1651 :

C'est pourquoi les accoucheuses sont tellement à blâmer, en particulier les plus jeunes et les plus dociles, qui poussent un merveilleux soupir quand elles entendent la femme hurler ses douleurs et supplier à l'aide, puis se tamponnent les mains avec de l'huile et distendent les passages afin de ne pas paraître ignorantes dans leur art : elles donnent en plus des médicaments pour exciter les pouvoirs expulsifs, et alors qu'elles voudraient presser le travail, le retardent et le rendent non naturel en laissant derrière eux des parties des membranes, voire du placenta, sans parler du fait qu'elles exposent la malheureuse à l'air, l'exténuent sur la table de labeur et lui font, en fait, courir de grands risques. En vérité, la situation est bien meilleure chez les pauvres et les femmes qui tombent enceintes par erreur et qui accouchent en secret sans l'aide d'une sage-femme car plus la naissance est retardée, plus le processus se termine facilement et en toute sécurité<sup>15</sup>.

*De Generatione* de Harvey ne s'intéressait pas en détail à la reproduction humaine et ses exemples d'accouchement difficiles effectués par des femmes ne constituaient pas une contribution significative à la science gynécologique inadéquate de l'époque. Cependant, certains historiens de la médecine ont fait l'éloge des contributions de Harvey comme étant le travail d'une « intelligence vaste et grandiose, capable à la fois d'enseigner aux physiciens les plus pointus comme aux accoucheuses ignorantes » et « dont l'influence bénéfique... peut difficilement être surestimée<sup>16</sup> ». (...)

---

15. William Harvey, *Exercitationes de Generatione Animalium* (Londres, 1651), traduction en anglais : Harvey, *Works*, trad. par Robert Willis (Londres : Sydenham Society, 1847), pp. 533-534.

16. Aveling, p. 36.